HIPPOCRATE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE
Scientifique, Historique, Patriotique

HONORÉE D'UNE SOUSCRIPTION DE L'UNIVERSITÉ NATIONALE DE GRÈCE

Rédacteur en Chef: D' Socrate LAGOUDAKY



A Madame Socrate Lagoudaky Néb Nadinka Bolanachi

Ton père eut comme moi pour nid l'île éternelle D'où, plus haut que la nue et dans le pur éther, S'envola l'aigle fauve aux pieds de Jupiter Qui lui commit la foudre et vola sur son aile.

Sans amollir en toi la race paternelle, Toute la grâce d'Eve a fleuri sur ta chair : Telle la mer calmée, et lorsque a fui l'éclair, Garde encor sa puissance en berçant l'astre en elle.

Amante de la Grèce, ardente à la venger, Son drapeau sur ton cœur, tu courus au danger (1) Auprès du mâle époux que ta tendresse enivre,

Qui, par toi père heureux, aux yeux de son enfant Voit son âme à la tienne unie et, triomphant, Dans la douceur d'aimer sent la gloire de vivre!

Paris, 11 décembre 1898.

Alexandre PARODI.

⁽¹⁾ Madame Lagoudaky a pris part à la dernière guerre gréco-turque en soignant les blessés.

Mémoire sur l'insurrection Crétoise

De 1866

Par Jacques C. BOLANACHI

L'île de Crète est libre! Elle est libre au bout de sa trentehuitième insurrection. Quand les Turcs ont fait la conquête de l'île martyre, il y avait 600,000 habitants. Aujourd'hui, il n'en reste que deux cent mille. Par conséquent, les Turcs, à travers les longs siècles qu'a duré leur tyrannie, n'ont pas massacré moins de deux millions de Crétois!

L'insurrection de 1866, qui a durée trois ans, a été plus importante que toutes les autres. Nous la ferons connaître dans tous ses détails, grâce au philhellène Edmond Desmaze, volontaire français en Crète pendant cette insurrection, qui veut bien honorer de sa collaboration notre "Hippocrate". En attendant, nous publions le résumé d'un long mémoire de mon regretté beau-père, distribué, à cent mille exemplaires, dans toute l'Europe, en 1866, et l'héroïque épisode d'Arcadion, que M. Edmond Desmaze a publié à Lyon, en mars et avril 1897, détaché d'une nouvelle œuvre qu'il prépare sur la Crète. Les lecteurs de l' "Hippocrate" ont lu déjà une belle poésie d'Alexandre Parodi sur le même sujet.

Dr S. L.

Venir plaider la cause de la Crète devant des puissances qui croient sincèrement leur intérêt présent attaché à l'esclavage de cette île, est peut-être une présomption de notre part. L'Europe, on ne peut se le dissimuler, est à la veille d'une grande commotion politique, et elle craint de remuer le brasier de l'insurrection crétoise de peur d'allumer le feu d'une discorde générale. La France surtout a intérêt en ce moment de conserver la paix. L'Exposition magnifique qu'elle prépare dans sa capitale, sur le lieu même où naguère encore manœuvraient ses vaillants soldats, lui commande une politique essentiellement pacifique. Elle a cru découvrir dans la Turquie plus de garanties en faveur de la tranquillité. Protéger cet empire, même dans ses erreurs, a semblé aux puissances alliées, pour le moment du moins, une nécessité fatale dont elles se promettent bien de corriger l'anomalie aussitôt

que les circonstances le leur permettront. Voilà pourquoi certains journaux anglais et français accueillent, sans trop y croire, toutes les nouvelles venant de la Turquie, tandis qu'ils rejettent impitoyablement toutes celles qui arrivent de la Grèce.

Mais que penseront les puissances occidentales si nous leur prou-



MADAME SOCRATE LAGOUDAKY Née Nadinka Bolanachi

vous que, en croyant écarter momentanément la légitimité d'une sainte cause, elles ferment volontairement les yeux sur un abîme insondable; que, loin d'inaugurer la paix, leur politique conventionnelle ne sait que susciter des révoltes actives et généreuses, remuer le terrain brûlant de la grande question d'Orient et qu'une conduite contraire, sans nécessiter leur intervention directe, peut seule assurer, dans les circonstances présentes, un repos absolu. Qu'on ne s'y trompe pas. L'insurrection n'est pas abattue. Si, depuis quatre mois, elle soutient les efforts des Turcs, croit-on qu'une défaite douteuse puisse l'anéantir? Vaincue sur un point, elle reparaîtra sur un autre, plus

puissante et plus généreuse. Ses succès l'encouragent, les cruautés des Turcs l'exaspèrent. Il est impossible de faire taire, même pour un moment, la voix de tout un peuple opprimé, à qui de continuelles vexations ont rendu insupportable le joug odieux qui l'écrase. Elle gagne du terrain. Dejà plusieurs provinces s'émeuvent. Attendra-t-on pour conseiller à la Turquie ses véritables intérêts qu'une conflagration générale éclate, quand l'équité seule peut apaiser aujourd'hui les haines? Personne n'ignore que, dans l'état actuel des choses, une insurrection continue en Orient appellera nécessairemeet l'intervention armée des puissances occidentales, intervention qu'elles veulent à tout prix éviter, du moins pour le moment.

Né au sein de la Grèce, nous avons conservé pour notre patrie un amour éclairé. Si nous ne partageons pas son exaltation naturelle, nous pouvous encore moins applaudir au langage malheureux de ces hommes, soi-disant convaincus, qui représentent le gouvernement turc « comme un type d'honneur, de générosité, de loyauté, de douceur par exellence, et incriminent les chrétiens des plus noirs forfaits. (F. Noguès.) Ils font des agents du Sultan une peinture si belle, si flatteuse, si hyperbolique, qu'auprès de ces derniers les ministres français eux-mêmes pourraient paraître bien peu éclairés des lumières de la civilisation. Une telle prétention attire le sourire sur les lèvres. Qui ne sait en effet que l'empire turc est un agonisant dont une raison d'Etat entretient la triste mais nécessaire existence ? Pour nous, nous dirons la vérité sans passion comme sans injuste complaisance. Les circonstances sont trop graves pour jouer sur les mots. Du reste, nous sommes en France et sûrs d'être compris, car ce pays protège toutes les justes et généreuses aspirations et déteste au plus haut point la fourberie, le despotisme et le mensonge.

Outre la religion, trois choses ont coutume d'attacher les peuples à un pouvoir : une dynastie populaire, une bonne administration, l'agriculture et le commerce favorisés Les Crétois n'ont jamais joui de ces avantages. Où sont les dynasties équitables de l'empire turc? On ne voit partout que sultans étranglés et peuples massacrés. Le prince monte sur le trône, les mains encore souillées du sang de son père. Qui pourrait vanter la bonne administration de la Porte en Crète? Cette île malheureuse eut-elle, sous ses lois, un moment de repos? Et quant à l'agriculture et au commerce, personne n'ignore que la Turquie a toujours semé la désolation partout où elle a passe et interrompu les communications favorables à leur développement. Mille témoins pour un affirmeraient cette vérité « que l'on ne m'accuse pas

» de représenter les Ottomans avec des couleurs trop noires, a dit un

» illustre voyageur (Savary, Lettres sur la Grèce). Je parcours leur

» empire, j'ai sous les yeux les maux de toute espèce qu'ils ont faits

» aux sciences, aux arts, aux hommes et je n'aurais pas des paroles de

» feu pour peindre les crimes de son gouvernement, ennemi du genre

» humain, qui a fait périr plus d'hommes que le fer de ses conqué-

» rants n'en a moissonnés! A la vue de ces tristes spectacles, mon

» cœur s'indigne et gémit, ma bile s'allume, et je voudrais conjurer

» toute l'Europe contre ces Turcs barbares. Les beaux pays qu'ils

» habitent n'ont point adouci la férocité de leur caractère. La force est

» leur loi, le sabre est leur justice. »

» L'agriculture est très négligée et l'industrie presque nulle en » Crète, a dit un autre voyageur (Bourquelot, Huit jours en Crète,

» 1861). A quoi tient ce fâcheux état de choses? A l'administration qui

» la régit. Les voies de communication sont détestables et le gouver-

» nement turc ne songe pas à les améliorer. Il faut ajouter comme

» extrêmement nuisible aux progrès de l'agriculture les insurrections,

» les guerres civiles qui troublent fréquemment la Crète et qui en-

» lèvent au cultivateur toute espèce de sécurité. »

On sait la cause de ces guerres; on en connaît les fauteurs. Quels liens peuvent donc légitimement rattacher l'île de Candie au gouvernement de la Porte? Tous ses malheurs ne tendent-ils pas à l'en éloigner? Nous ne mettrons pas en cause la religion des deux peuples. Sur ce terrain il n'y aura pas d'accord possible tant que la justice différera du crime, la liberté du fatalisme, l'honnêteté de la corruption la plus absolue, l'élévation des sentiments de l'abrutissement, la vérité du mensonge. Chrétiens et musulmans, tous le comprennent. Cette sorte d'égalité que garantissait entre eux la lettre vaine des traités n'existe point dans les cœurs : « Jamais les Turcs ne consentiront » volontairement à considérer les Ghiaours comme leurs égaux. » Jamais les Crétois ne seront de bon gré soumis à l'autorité musul-» mane (Bourquelor). »

Qu'y a-t-il à faire devant cette impossibilité d'une union irrationnelle? Etouffer dans le sang la voix de l'opprimé? L'Europe y consentira-t-clle jamais? Il est donc nécessaire, et dans l'intérêt de tous, de gratisser la Crète d'une liberté tant de fois garantie. Jamais elle n'a cessé de protester contre la tyrannie de la Sublime Porte. Depuis trente-cinq ans surtout, elle demande plus instamment son annexion à la Grèce. Quatre révolutions successives ont dû éclairer l'Europe sur l'irrégularité de cette position. Doit-on mépriser les justes aspirations

de tout un peuple? L'insurrection actuelle, qui dure depuis quatre mois, sera la dernière. Les Crétois ont pris les armes, ils ne les déposeront pas. Ils l'ont juré. Sur les sommets de l'Ida comme dans les vallées de Mirabel, le cri : l'Union ou la Mort! a retenti et plus vif et plus passionné. Si le Turc a étouffé l'insurrection comme il s'en vante. pourquoi demande-t-il des renforts? Pourquoi la destitution de Sampry-Pacha? Pourquoi la coopération de l'armée égyptienne? Interrompue un moment peut-être, l'insurrection légitime des Crétois ne s'éteindra que dans le sang du dernier défenseur ou dans le glorieux triomphe de la liberté sur le despotisme, de la religion sur le fatalisme. Tant qu'il restera un homme pour se défendre, le Turc ne sera point maître de l'île. Et quand tout espoir de salut sera perdu, les infortunées Crétoises imiteront l'exemple des héroïnes de Souli et de Psara, qui préférèrent se précipiter avec leurs enfants, les unes du haut des rochers, les autres dans les flots de la mer, plutôt que de tomber entre les mains des Turcs. On peut voir au Luxembourg un tableau qui représente ce triste et malheureux spectacle.

Mustapha-Pacha s'était vanté de terminer la guerre en vingt jours et des revers successifs lui ont infligé de cruels démentis. Il a remporté une victoire, il est vrai; mais il n'a pas su en user libéralement; car ses soldats ont incendic les églises et massacré inhumainement sept prisonniers. Les villages de Zaron, de Vouza et de Tympak brûlés, marquent le triste passage de son armée. Les Crétois sauront se venger, et s'ils reculent en ce moment, c'est pour mieux resserrer leurs forces. Résolus à vaincre ou à périr, ils se retirent dans leurs inaccessibles montagnes. Ils ne sont pas assez forts pour résister en rase campagne: mais dans les défilés des monts, qui pourra les réduire? Que les puissances le sachent bien : le sang coule et coulera. Pour en arrêter l'effusion et rétablir la paix, elles se sont trompées de moyens; elles ne devaient écouter que leurs sympathies. L'insurrection se propage. Nous le savons, malgré les dépèches dont la Porte se plait à inonder la presse européenne. L'Epire, la Thessalie opprimées, Chypre, à qui les pachas ont voulu faire payer d'avance un impôt de trois années, partagent l'enthousiasme de la Crète. Il est temps de reparer l'injustice de 1821. Pourquoi laisser affaiblir deux peuples, quand un Etat puissant serait si nécessaire à l'entrée du Bosphore? Toutes les puissances ont à gagner dans la délivrance des Crétois. La Grèce, en les recevant dans son sein, devient une puissance active et capable de soutenir en partie le poids de la question d'Orient. La Turquie surtout gagnera à perdre la Crète, qui ne lui a suscité que des

embarras continuels et légitimés par les circonstances. La Turquie sans la Crète a une force de plus, et la Crète réunie à la Grèce forme un Etat puissant. Accéder à ces vues raisonnables est donc de la part des gouvernements un acte de sagesse autant que de justice. Ainsi la paix rétablie, les intérêts de l'Europe sauvegardés et la grande question d'Orient reste dans le statu quo sans exiger une solution immédiate.

Cette affirmation paraîtrait toute gratuite de notre part, si nous ne prenions pas à cœur de l'appuyer sur des preuves irréfutables. L'intérêt présent de l'Europe et surtout des puissances occidentales est le calme, et un calme profond. Depuis dix ans, elles ont subi de trop grandes transformations pour n'être pas obligées d'asseoir leurs conquètes ou de réparer leurs défaites. Tout ce qu'elles ont construit n'est rien moins que solide. Le souffie le plus léger de la discorde peut ébranler l'édifice d'une politique qu'il ne nous est pas permis de juger. La France surtout, nous l'avons dit, a besoin de la paix. Si l'équilibre flottant de l'Europe venait à dévier, elle perdrait le fruit d'une longue préparation industrielle, et le commerce de sa capitale aurait considérablement à souffrir. L'Orient est menacé d'un trouble profond, si les vœux de la Crète ne sont pas écoutés et les sympathies de nos frères encouragées et protégées. Une sainte et légitime cause attire toujours les cœurs de ceux surtout que la même tyrannie opprime. Le désespoir d'un peuple est terrible. Le Sultan s'affaiblira sans le réduire. Pour assurer un empire stable aux rives du Bosphore, les puissances seront obligées d'intervenir. Et alors.... l'avenir seul décidera.

Quel est donc leur devoir pour rétablir la paix dans les circonstances présentes? Changer les traités de 1856? Nullement. Ce serait tomber dans l'abîme qu'il leur faut éviter. Plus tard, quand les commotions seront passées, on pourra trancher la question d'Orient. Le faire en ce moment, ce serait bouleverser le monde. Il ne s'agit que de corriger l'oubli des traités de 1821. Nous ne demanderons pas l'exécution des conventions stipulées en faveur de la Crète; elles n'ont jamais été observées et elles ne le seront jamais. Le passé présage l'avenir. Que les puissances conseillent donc à la Turquie de cesser une guerre injuste et de céder la Candie à la Grèce. Pour elle, leur volonté sera un ordre. Mais en ordonnant de laisser la Crète libre de se donner à la Grèce, les puissances ne portent-elles pas atteinte aux traités de 1856 et n'entament-elles point la question d'Orient? Il n'est personne qui le puisse dire. A-t on parlé de la Crète

dans la guerre de Crimée? Aucun gouvernement ne peut se plaindre de la violation des traités, ni même trouver prétexte de dire que l'équilibre européen sera changé. Qui pourrait blâmer, d'ailleurs, un acte de justice, surtout quand un grand intérêt y est attaché? Cet équilibre, dont on se fait un prétexte pour abandonner, dans les faibles opprimés, la cause de la justice et de la liberté, ne peut être altéré, si déjà il n'est pas une lettre morte, par l'acte de réparation que nous réclamons ici, du droit de notre patriotisme et de notre conscience d'honnête homme. Il ne s'agit pas principalement de déplacer une force, ni d'ouvrir une issue à des ambitions territoriales, mais de sauver une nation. En arrachant la Crète aux colères séniles d'un pouvoir agonisant, à l'avarice sanguinaire de ses proconsuls; en affranchissant un peuple chrétien du honteux tribut qu'il paie aux voluptés d'un seul homme, on ne change rien aux positions respectives des puissances européennes. Les mêmes problèmes restent à résoudre ; cette question toute d'équité, et nous dirons même toute de compassion, ne se complique pas, comme la question polonaise, d'un remaniement général de la mappemonde politique. Résolue ou non, elle reste isolée par elle-même. C'est une victime saignante qu'on sauve ou qu'on délaisse. Il ne peut en résulter, pour quiconque y portera la main soit pour secourir les opprimés, soit pour aider à les réduire, qu'une gloire désintéressée ou une honte gratuite. Ce ne sont pas toujours les grands peuples qui font les grandes causes. Quelquefois toute une nation s'émeut sur le sort d'un seul homme, et quand cet homme a donné lieu à une grande explosion de dévouement, un éclair de triomphe et de joie illumine la conscience des plus indifférents.

Excluons, si l'on veut, la grande politique, qui, dirait-on parfois, spécule sur des intérêts plus hauts que ceux de l'humanité; mais laissons-nous attendrir par le cri de détresse de pauvres insulaires à qui l'on prend tout, même lorsqu'ils n'ont plus rien à donner. On souscrit pour les inondés; pourquoi donc une voix puissante ne se ferait-elle pas entendre quand la morale, quand la religion, quand les droits les plus sacrés sont engagés dans une lutte sans merci avec une barbarie intolérante, à qui il ne reste de prestige que son irrémédiable impuissance à produire le bien? Si le navrant spectacle qui s'est passé et se passera encore en Crête pouvait éclaier à tous les yeux, si l'esprit de solidarité qui prend tous les jours la place de l'opinion était suffisamment éclairé, nous croyons qu'au cri d'indignation qui s'échapperait de toutes les poitrines, les féroces missionnaires de

Mahomet abandonneraient leur proie. Ce cri, on le poussera tôt ou tard. Les massacres de la Crète seront expiés, et cette éternelle question d'Orient, cauchemar des peuples et des rois, insoluble par voie de conquête et de compensation, sera résolue par une solennelle exécution de la justice d'en haut. Là où les passions humaines ont entassé, pendant des siècles, les ténèbres et les impossibilités, la lumière et la force de Dieu pénètrent malgré tout, et les iniques victoires de la veille deviennent la défaite du lendemain. Pour résumer toutes les considérations précédentes, nous dirons donc que, en ordonnant au Sultan de laisser la Crète indépendante, les puissances font un acte de justice, rétablissent la paix qui menace de dégénérer, quoi qu'on en dise, en un trouble permanent, respectent les traités, garantissent leurs intérêts actuels, rendent la Turquie moins faible, arrêtent l'effusion du sang et peut-ètre la destruction de tout un peuple, utilisent une force nouvelle, capable de supporter en partie le poids de la question d'Orient et reculent sans danger la solution de cette question à des temps plus heureux.

Ces paroles, nous l'espérons, trouveront un écho chez les peuples de l'Occident et principalement en France. D'ailleurs, le mouvement libéral est si profondément imprimé en Europe, et tous les gouvernements le secondent tellement qu'ils ne peuvent faire un crime aux Crétois de vouloir être libres. On a comparé bien à tort l'insurrection de Crète à la revolution italienne. Mais en supposant que ce rapprochement fût à son désavantage, serait-il juste? Est-ce que l'Italie a jamais été complètement esclave? Elle s'est réunie pour conquérir une plus grande somme de liberté; la Crète a levé l'étendard de la révolte pour respirer librement l'air de la patrie, s'attacher à un peuple libre, ne plus craindre les massacres, le déshonneur des femmes, la violation continuelle des propriétés, et rejeter, en un mot, tout ce que la haine, la cupidité et la corruption de tyrans odieux sont capables d'exécuter. Il n'y a pas de parité à établir entre ces deux insurrections. Les puissances suivront donc à l'égard de la Crète une politique toute de justice et de compassion. Elles éviteront désormais le piège tendu à leur bonne foi par les mensonges de la Porte. Elles ne peuvent plus légitimement se fier aux paroles de la Porte. Le sang versé crie et appelle sinon la vengeance, du moins la justice et l'équité. Il faut que la Crète soit libre!

Paris, 10 novembre 1865.

Jacques C. Bolanachi.

Le Monastère d'Arcadhi

ÉPISODE DE L'INSURRECTION CRÉTOISE DE 1866-1868

PAR EDMOND DESMAZE

ancien aide de camp du Stratège Dhimitrios Petropoulaki en Crète

I

Sur les confins de l'éparkhie de Mylopotamo et de celle de Rétimo, dans l'un des reliefs de médiocre hauteur qui rattachent les Monts-Blancs à l'Ida, se trouve, au sommet d'une montagne ronde, une vaste esplanade ensoleillée.

En partant de Margarités, on arrive à cet omalos par des sentiers charmants, à travers un labyrinthe de fraiches vallées rappelant tout à fait, au printemps, la Crète des anciens jours, telle que l'imagination aime à se la représenter.

Des jardins d'orangers et d'oliviers, des champs de vignes, des bosquets de myrtes où disparaissent entièrement un cavalier et sa monture, des massifs de phillyrées, de lentisques, de styrax, des pistachiers et des térébinthes, des kermès nains et des chênes géants, peuplent ce champêtre dédale.

De petits gaves tumultueux qu'ombragent des roseaux papyrus, des lauriers-roses hauts de cinq à six mètres, des platanes et des aulnes pâles, le sillonnent partout de leurs courants limpides.

Le monastère d'Arcadhi s'élève au milieu de la grande terrasse à laquelle aboutissent ces chemins agrestes.

Des hauteurs couronnées de pins et autres hamadryades sévères dominent ce plateau, que tapissent des vignobles et des herbages. Le sol en est dénué d'arbres, sauf une ligne oblique de cyprès gigantesques qui se dressent à côté du couvent. Ces colosses noirs et tristes, rangés à la file comme une haie de titans aux mines soucieuses, dépasseraient de toute la tête les plus beaux cèdres de la forêt de Batna. Quelques-uns, déracinés par les orages ou morts de vieillesse, gisent tout de leur long sur l'herbe verte, et font songer au géant Briarée étendu sur la terre ébranlée de sa chute.

Cette laura, située à une lieue environ de l'Arcadhi-Fiume, autrefois l'Oaxès, qui se jette dans la mer près de Rétimo, tire son nom de l'ancienne ville d'Arcadhia, aujourd'hui complètement disparue, dont elle est, sans doute, une épave. A trois heures de ses murs, du côté de l'est, git l'emplacement de l'antique Eleutherna, où subsistent encore deux immenses citernes admirablement aménagées. A pareille distance à peu près du couvent, mais dans la direction opposée, se trouvent aussi, non loin du hameau de Vénis, quelques vestiges de Sibritos, autre cité du vieux temps.

Ruinée de fond en comble et rectisiée à diverses reprises, la maison du Seigneur, qui fait le sujet de ces pages, n'a conservé aucune trace de son histoire. Même

avant sa dernière catastrophe, cette ruche monacale, la première de « l'Île aux quarante monastères », ne possédait plus, depuis les saccagements de la guerre de l'Indépendance, ni chartes, ni titres, ni documents d'aucune sorte pouvant faire foi de son passé. L'opinion la plus accréditée chez les érudits d'Athènes, est qu'elle fut fondée par l'empereur Arcadius, détruite en 825 par les Mores andalous et rebâtie un siècle et demi plus tard par Nicéphore Phocas, après l'expulsion des islamites.

Le couvent d'Arcadhi est formé par quatre corps de logis, adossés à une épaisse muraille d'enceinte, et dessinant une cour en manière de carré long, semblable au préau de nos abbayes du moyen âge.

Ce rectangle, au centre duquel s'élève la chapelle du monastère, peut avoir cent trente pas dans un sens et soixante-quinze dans l'autre. Chacune de ses faces intérieures se compose d'une suite de cellules, s'ouvrant sous une enfilade de cloitres, et d'un premier et unique étage de médiocre hauteur. Toutes ces constructions, bâties au-dessus de caves profondes, prennent jour sur l'enceinte close. Quelques rares lenêtres, irrégulièrement percées et garnies d'épais barreaux de fcr, se montrent pourtant çà et là dans les murailles extérieures.

On entre dans ce couvent, désormais historique, par une porte semblable à celle d'un château féodal. La cour est plantée d'orangers et de citronniers formant allée tout autour de l'église. Ce sanctuaire est le plus grand que nous ayons vu dans l'île de Crète où ces édifices, incroyablement nombreux, du reste, ne sont jamais que de très modestes chapelles. et souvent même de simples oratoires.

Une façade d'ordre corinthien s'étale devant cette petite basilique à deux nefs, dédiée à l'empereur Constantin Dracosès, qui, dans la légende dorée du rite anatolique, est considéré comme saint et martyr. Elle est beaucoup plus moderne, évidemment, que toutes les autres parties de l'abbaye, et semble déceler la main de quelque architecte italien des premières années du dix-septième siècle. Le reste de la demeure conventuelle ne présente aucun caractère permettant de le rattacher à une époque ou à un style quelconque. C'est lourd, rustique et construit de manière à défier le pic du temps... voilà tout.

Un vaste dallage de pierres tombales s'étend devant les trois portes de la vassiliki. Ce sont les caveaux funèbres des religieux. Derrière le sanctuaire est un jardinet où se trouvent un puits et une citerne. Dans un coin du préau, murmure une fontaine byzantine.

Avant l'insurrection de 1821, cet établissement possédait d'immenses richesses. Ses domaines s'étendaient jusqu'à la mer, du côté de Rétimo. Plus de trois cents religieux ou frères lais s'employaient à la culture de ses champs. Eu égard aux sommes considérables qu'il payait au fisc ottoman, le séraskier de Candie couvrait ce monastère d'une protection spéciale. Son supérieur avait rang d'évêque. Le vin de ses caves célèbres jouissait, dans tout l'Archipel, d'une gloire méritée, et ses caloyers passaient, à tort ou à raison, pour les plus francs buveurs du pays.

II

Quoique très déchu de son ancienne splendeur, le couvent d'Arcadhi n'en constituait pas moins, au début des événements actuels, une maison fort à son aise.

Aussi, vers la fin du mois d'octobre dernier, dix à douze familles des alentours, réduites à la plus profonde détresse par le sac de leurs villages et de leurs champs, étaient-elles venues chercher en ses murs une hospitalité que l'higoumène Gavriel, partisan déterminé de l'union à la Hellade, leur avait aussitôt accordée. Quelques jours plus tard, l'épitropie insurrectionnelle de la province de Rétimo, escortée d'une forte troupe de Crétois en armes et d'une petite guérilla de volontaires hellènes, s'installait à son tour dans la vieille abbaye.

Informé de ce rassemblement, Moustafa-Pacha, qui vensit d'arriver à Rétimo après sa victoire de Vafé, fit enjoindre à tous les chrétiens, insurgés ou autres, cantonnés dans le monastère, d'avoir à l'évacuer sur l'heure.

Les hôtes de la *loura* ayant refusé d'obtempérer aux ordres du gouverneur, celui-ci, dans la journée du 18 novembre, fit occuper soudainement par trois fortes colonnes, les villages de Scolophione, de Kharconiès et d'Amnatos, afin d'environner les insurgés d'un infranchissable réseau.

Estrayés de cette invasion subite, les raïas de ces bourgades s'ensuirent à son approche et se résugièrent au couvent comme dans un asile sûr. Ce reslux sit monter le nombre des chrétiens agglomérés dans Arcadhi au total d'à peu près huit cents âmes, se répartissant ainsi : vingt moines ou frères lais, dix épitropes, trente volontaires grecs, trois cents miliciens candiotes ou paysans des environs en état de porter les armes, et le reste semmes, ensants ou vieillards.

Dans la nuit du 19 au 20, Souleïman-Pacha, gendre de Moustata, cerna le monastère à la tête d'environ trois mille hommes, composés en majeure partie de bachibozouks albanais et de renégats indigènes. Le matin venu, il somma les insurgés de se rendre, en promettant la vie sauve à tous, sans exception.

L'abbaye était abondamment pourvue de vivres et de munitions, ses caves servant de principal entrepôt aux cargaisons de guerre apportées sur le versant nord de l'Ida par les corsaires du comité d'Athènes. Ses épaisses murailles et son genre de construction en faisait une forteresse difficile à emporter d'assaut. Ils étaient là trois cent soixante hommes résolus et bien armés, parmi lesquels un bon nombre ayant a sauvegarder leurs familles contre un ennemi sans pitié, dont la parole n'inspirait pas une entière confiance.

Les opinions furent partagées.

Chose à remarquer, les moines, les épitropes, les capitaines, c'est-à-dire ceux-là mèmes qui devaient un peu plus tard faire si vaillamment le sacrifice de leurs vies, étaient tous d'avis qu'on acceptât la capitulation. Ce fut la masse — les femmes surtout, affolées de terreur à la pensée d'être livrées à la merci des Ottomans — qui s'y opposa. D'ailleurs, dans cette foule tumultueuse régnait une surexcitation fébrile qui empêcha les sages de faire entendre leur voix et interdit toute délibération régulière. En ce lamentable désordre, quelques coups de fusil partirent, on ne sait de quel côté, et les pourparlers furent rompus.

Les impériaux tentèrent alors d'enlever le couvent par escalade. Repoussés avec perte, ils voulurent enfoncer l'unique porte de l'édifice. On l'avait murée en dedans, et les boulets de leur artillerie de montagne ne purent rien contre elle. Après quelques heures d'une canonnade inutile, le pacha Souleïman, inquiet des rassemblements des palikares qui se concentraient sur le mont Ida autour de la guérilla de Coronéos, demanda simplement aux assiégés de se disperser en livrant leurs armes.

Mais la sièvre du combat, l'ivresse du succès, avaient exalté au plus haut point l'enthousiasme religieux et patriotique des raïas, dont les cerveaux et les cœurs étaient à présent au diapason des grands héroïsmes. Ceux-là mêmes qui, tout à l'heure, déconseillaient de tirer l'épée n'étaient plus d'avis, à présent, qu'on la remit au fourreau. A l'ennemi héréditaire qui leur disait de rendre leurs armes, les insurgés, debout sur les remparts de l'antique abbaye, répondirent donc, en brandissant leurs fusils, qu'il n'avait qu'à venir les prendre.

Et que l'on ne sourie pas de ce plagiat : car, s'ils ont répété le mot de Léonidas au roi des Perses, ils ont su mourir comme les Spartiates aux Thermopyles.

Alors, les Ottomans furieux envoyèrent à Rétimo demander du renfort et quelques pièces de campagne, artillerie suffisante pour avoir raison de ces murailles moyen àge.

A ce message de son gendre, Moustafa partit avec toute son armée, six ou sept mille hommes environ, afin de couvrir les assiégeants, et expédia par mer, à Pighiano, calanque la plus voisine d'Acadhi, quatre canons de fort calibre.

Ils arrivèrent le soir même dans cette crique, et, à force d'hommes et de mulets, furent amenés à travers champs, durant la nuit, jusqu'au monastère, contre lequel on les mit en batterie, dans une vigne qui s'étend en face de la partie sud de son enceinte.

A dix heures ils commencèrent à tonner. L'un d'eux éclata et fit de nombreuses victimes parmi les renégats indigènes.

En entendant le fracas de cette canonnade, les assiégés qui avaient passé la nuit sans être inquiétés, comprirent que leur perte était certaine. Ils n'avait pas cru possible d'amener en si peu de temps de la grosse artillerie sur ce point escarpé, à travers un pays de montagnes, sans autres routes que des voies muletières.

Rien n'apparaissait sur les hauteurs qui annonçat un prochain secours. Coronéos, en effet, ne pouvait songer à venir affronter en rase campagne, avec ses bandes, l'armée islamite maintenant tout entière en marche sur Arcadhi. C'eût été courir bien inutilement au devant d'un second Vafé, et l'énergique colonel n'était pas homme à commettre une semblable folie.

Les insurgés comprirent leur situation et l'acceptèrent en braves et en chrétiens convaincus. L'higoumène Gavriel, dont la tranquille énergie ne se démentit pas un seul instant, paraît-il, durant tout ce dramatique épisode, bénit les palikares qui allaient mourir et raffermit la foule, maintenant éplorée et tremblante des enfants et des femmes que les caloyers furent ensuite cacher dans les recoins les plus sombres des souterrains. Après quoi, chacun attendit en silence le moment de l'assaut.

LE MONASTÈRE D'ARCADHI

367

Longtemps les boulets turcs rebondirent contre les remparts du solide édifice, comme la grêle sur un toit de zinc. Mais enfin, vers midi, le bastion dont était blindé le portail du couvent s'écroula. Peu après, une brèche se produisait dans la muraille adjacente.

Les bachi-bozouks s'élancèrent par ces deux ouvertures. Une fusillade terrible les accueillit, et ils durent reculer d'abord. Mais revenant bientôt à la charge, pendant que d'autres assaillants escaladaient les murs d'enceinte, ils parvinrent à s'établir solidement dans la partie sud de la laura, où ils installèrent une batterie de montagne qui se mit à foudroyer, en quelque sorte à bout portant, les cloîtres et les cellules.

Alors, dans cet essevable champ clos, s'engagea une lutte sans merci qui dura quatre heures. Au hout de ce temps-là, sur le soir, les assiégés, réduits à une cinquantaine de combattants tout au plus, parmi lesquels était l'higoumène, se trouvèrent cernés dans l'angle nord-ouest du monastère.

En ce moment suprême, l'abbé Gavriel enjoignit à ses compagnons de se disperser dans les souterrains du couvent. Puis, suivi du lieutenant Dhimacopoulos, chef des volontaires grecs, des deux frères Khèrètis, de Vasile Scalidhis et de quelques autres encore dont nous regrettons de ne pouvoir citer les noms, il se barricada dans la salle capitulaire, au-dessous de laquelle gisait un caveau où était entassé un certain nombre de caisses de cartouches et de barils de poudre.

Là, ces hommes intrépides, résolus à s'ensevelir sous les ruines de leur dernier asile, cessèrent de tirer et laissèrent l'ennemi s'approcher. Un himbuschi (chef de bataillon), qui commandait les quelques soldats du nizam présents à cette scène, leur cria de se rendre et qu'on ne leur ferait aucun mal. Ils ne répondirent rien; seulement l'higoumène, élevant la voix de toutes ses forces, invita l'officier à se mettre à l'écart.

Sur cela, les impériaux attaquèrent l'huis avec des leviers et des haches. L'abbé ni ses compagnons n'opposèrent aucune résistance. Mais quand ils virent que les débris pantelants de la porte allaient céder, l'un d'eux déchargea son fusil dans la mine creusée sous leurs pieds; en sorte que le même volcan engloutit les auteurs de ce coup de désespoir héroïque et les plus acharnés de leurs adversaires.

Saisis de terreur, les musulmans s'enfuirent tous hors de l'enceinte, et il y eut dans ce lieu de carnage un instant de répit et de calme.

Mais au bout d'une heure, les bachi-bozouks, enfin rassurés, rentrèrent et hachèrent en menus morceaux tout ce qu'ils purent trouver de chrétiens encore vivants dans la laura. La salle de réfectoire, notamment, où s'étaient rélugiés nombre de femmes et d'enfants chassés de leurs cachettes par l'épouvante que leur avait causée l'explosion des poudres, fut le théâtre d'une horrible tuerie, perpétrée avec des raffinements atroces. S'étant aperçus que, parmi les corps entassés dans le préau, quelques raïas blessés simulaient l'immobilité du trépas, les renégats du terroir introduisaient des brandons enslammés dans les narines des cadavres suspects et achevaient tout ce qui tressaillait au contact de cette pierre de touche de la mort. Le pacha Souleïman, atteint d'un coup de feu et occupé en

ce moment-là à faire panser sa blessure, ne put s'opposer à ces horreurs, qu'il eût sans doute empêchées.

L'arrivée de Salah-Bey, le plus jeune des fils de Moustafa, à la tête de l'avantgarde des troupes de son père, sauva la vie à soixante femmes ou enfants et à quarante insurgés, tapis dans une cave secrète de l'abbaye, où les soldats du nizam les découvrirent et les recurent à merci.

Tel fut, réduit à ses proportions réelles, l'événement d'Arcadhi, qui fit, en son temps un certain bruit dans le monde. Nous en avons rapporté par le menu toutes les péripéties, non pas absolument ainsi que nous les racontèrent, quatre mois après le drame et sur son théâtre même, quelques-uns de ses acteurs chrétiens, mais en modifiant les récits de ces braves d'après des renseignements autres, puisés plus tard à source contraire.

Les grandes choses n'ont pas toujours de grandes scènes pour théâtre : les plus belles pages de la légende des siècles font foi de cette vérité.

De même les batailles à jamais fameuses ne sont pas non plus exclusivement celles où des centaines de mille hommes se ruèrent les uns sur les autres; tel choc en lequel un petit nombre de braves seulement combattit et tomba, vivra jusque dans les derniers lointains des âges futurs, alors que le silence de l'oubli se sera fait sur bien des heurts de grosses multitudes, où la fête de la mort aura terrifié même les bêtes carnassières et les oiseaux de proie.

A ces causes, la catastrophe d'Arcadhi mérite de prendre place au livre d'or des faits et gestes mémorables de l'humanité. Le dévouement patriotique de ces preux sans sépulture et sans mémoire ne saurait, par le temps qui court, être assez glorifié, ni surtout assez répété. Il faut qu'on sache bien en France, patrie des d'Assas, des Dubois, des Cambronne, des Bisson, que mourir plutôt que de se rendre est chose qui se fait encore, même en Europe, à cette heure-ci.

En lisant dans l'histoire le récit des actes de sacrifice par lesquels les peuples en péril se sauvaient autrefois, on sourit à présent comme aux fables de la mythologie. Pour s'excuser d'être maintenant si fort au-dessous de ces fières énergies, les uns disent que le monde a marché, que les mœurs se sont adoucies et que ces choses-là ne sont plus de notre époque; les autres nient tout simplement le fait qui les gène et l'accommodent à leur guise et à leur taille.

Nous venons de rapporter ce que les vivants nous ont appris de ce fait digne de mémoire. Disons, maintenant ce que nous en ont raconté les morts.

III

Ce fut au commencement d'avril, un matin, que la guérilla du chef crétois Mikhali Coracas et celle du stratège spartiate Dhimitrios Pétropoulaki, dont l'auteur faisait partie, vinrent ensemble en pèlerinage au couvent d'Arcadhi.

Le monastère, situé non loin de la forteresse ottomane de Rétimo, se trouvait dans une zone très dangereuse pour les insurgés, et l'on ne pou-

LE MONASTÈRE E'ARCADHI

vait s'en approcher qu'en force. De là résulta que, depuis la catastrophe de l'abbaye jusqu'à la fin du tumulte candiote de 1866-1868, deux occidentaux seulement furent à même de visiter ce lieu célèbre : l'écrivain et sir Hilary Skinner, correspondant du Daily-News, qui fut l'un des philhellènes les plus méritants — le plus méritant, peut-être — de cette longue insurgence.

Disons aussi, en passant, que l'auteur de ces pages est le seul Français encore debout qui se soit trouvé mêlé aux événements dont la reine de l'archipel fut alors le théâtre.

Le grand portail, blindé pendant le siège avec des mœllons et de la terre, était à demi déblayé. A sa droite, une brèche ronde s'ouvrait, noire et sinistre, dans la muraille chancelante.

Nous entrâmes.

Sur le seuil du préau, un oranger coupé par un boulet obstruait le passage. A côté gisait la carcasse d'un cheval sellé et bridé; et, sous les sabots de la bête, on voyait les restes très reconnaissables encore d'une jeune fille. Je m'arrêtai pendant quelques minutes devant ces débris méditant sur cette loi d'en haut qui veut que la décomposition soit hideuse en raison directe de la perfection des êtres livrés aux outrages de la mort: optimi pessima corruptio.

Durant ce temps, les palikares répandus dans la cour faisaient de grands signes de croix. Quelques uns abattaient à coups de sabre les fruits encore verts des citronniers, pour en respirer l'arome. La senteur excessive des orangers, bien loin de pallier les émanations putrides de l'horrible cimetière que nous avions à nu sous les yeux, y ajoutait, au contraire, quelque chose de fade et de nauséabond à soulever l'estomac d'une goule.

Quarante à cinquante corps, seulement, plus ou moins desséchés par le soleil et lacérés par les oiseaux de proie, étaient épars çà et là sur le vaste préau. Mais dans les caveaux funéraires creusés devant la basilique — caveaux dont les dalles avaient été descellées par les Turcs, pour découvrir les vivants qui eussent pu s'y cacher parmi les morts — s'entassait un grand amoncellement de débris humains de dates diverses. Ce charnier atteignait le niveau du sol qu'affleurait un épouvantable pêlemêle de membres, de têtes et de troncs.

Pendant les heures de démence qui suivirent la prise du couvent, les bachi-bouzouks, dans le délire lubrique que les grandes tueries donnent aux barbares, avaient odieusement insulté à la mort, en plaçant dans des postures obscènes nombre de leurs victimes, tièdes encore. Plus tard, par respect pour la sainteté du trépas, des gens charitables précipitèrent

dans les sépultures démantelées des moines tous les restes ainsi profanés dont l'horreur s'étalait au soleil.

Mais le temps ou le courage leur manqua pour en user de même à l'égard de ceux qui étaient simplement en proie aux dérisions communes de la tombe, et il les laissèrent là où leurs âmes les avaient abandonnés. En sorte que, dans cette cour, ces cloîtres, ces cellules, plus de quatre cents cadavres subissaient, depuis quatre mois, en pleine lumière, les atroces et grimaçantes transformations auxquelles est vouée toute chair dans le huis clos du sépulcre.

Après un premier regard jeté, du seuil de la porte, sur l'ensemble de la scène, je me dirigeai vers l'église. Chemin faisant, je passai près d'un oranger chargé de fleurs, duquel pendaient en loques noires, parmi ses euilles vertes et sa parure virginale, les lambeaux d'un corps de femme, sans doute précipité du haut des terrassses, pendant le massacre.

Sur la pierre renversée de l'autel, trois hiéromonaques revêtus de leurs habits sacerdotaux, dans lesquels ils avaient voulu mourir, gisaient étendus : deux sur les reins, les bras en croix ; le troisième couché sur le flanc et tenant sa tête coupée dans ses mains de squelette — funèbre jovialité d'un bachi-bozouck moins sacrilège que les autres dans ses railleries de la mort.

Les saints et les saintes aux sévères visages, peints sur les murailles de la petite basilique, dans toute cette magnificence décorative qui est propre à la manière byzantine, avaient subi les mêmes mutilations que les vivants et les morts. Aux uns, on avait effacé la tête; aux autres, les pieds ou les mains. A certains, au contraire, les islamites s'étaient amusés à faire, soit avec du charbon, soit avec du sang, des additions grotesques ou cyniques.

Tout en haut du sanctuaire, un Moïse au front cornu, criblé de balles, levait les mains au ciel et semblait protester contre l'abomination de la désolation qu'on voyait dans le lieu saint. A l'inverse des autres églises de la Crète, toutes fort pauvres en général, celle-ci devait avoir été ornée avec un certain luxe, et trahissait une restauration de fraîche date.

Des pieds, des mains, des têtes, tranchés net par le damas des cimeterres et des cangiars, jonchaient le gazon plantureux du préau. Avec des bruissements d'ailes sinistres, s'envolaient lourdement, à notre approche, des corbeaux repus, et, sous nos pas, dans l'herbe grasse qu'émaillaient les mille fleurs d'avril, grouillaient les reptiles sans nom du tombeau.

Tout cela était horrible à voir, et sans la pure et suave lumière dont

un radieux soleil de printemps éclairait ces saintes gémonies, il aurait fallu fuir.

Devant ce fangeux amas de détritus humains, combien je, regrettais les hyènes et les chacals de l'Algérie qui, en une nuit, font de nos tristes dépouilles de beaux squelettes d'ivoire. Mais, à Candie, il n'y a de bêtes carnassières que les oiseaux du ciel. Or, par crainte de la demeure des hommes, sans doute, les vautours — chose singulière — avaient respecté cette enceinte. Seuls, les corbeaux étaient accourus à la fête; et ces petits nourrissons de la mort n'avaient pu faire dans ce copieux festin que des brèches insignifiantes.

- Oïmé! fit un jeune étudiant d'Athènes avec une sorte d'indignation, en détournant les yeux de toutes ces écœurantes reliques, oïmé! faut-il que la sainte enveloppe des martyrs devienne comme la carcasse des bêtes?
- Enfant, lui répondit un moine soldat de notre bande, où, comme dans les guérillas espagnoles, gens d'église, gens de guerre et gens de hart se donnaient fraternellément la main, enfant, qu'importe à l'insecte transfiguré qui vole dans l'azur du ciel, le sort de la robe misérable qu'il traînait péniblement dans la fange, avant que Dieu lui donnât des ailes? Préférerais-tu que nos pauvres corps, pareils à ceux des vroucolacas, restassent éternellement dans le tombeau, sans se dissoudre, au lieu de retourner au limon d'où le Créateur les tira?

Toutes les cellules étaient ouvertes et offraient, à quelques variantes près, le même tableau : des meubles renversés, des débris de vases et d'ustensiles, et, dans les angles, un, deux, trois cadavres affaissés. D'autres victimes étaient étendues sur les dalles des cloîtres et barraient le chemin.

Vers le milieu du corps de logis septentrional, des palikares rangés en cercle devant une porte ouverte obstruaient la galerie. On entrait, avide de voir, mais on ressortait presqu'aussitôt, blêmi de ce qu'on avait vu. Cette porte conduisait au résectoire du monastère, où s'était passé le grand massacre. Je me raffermis un instant et entrai dans cette caverne, dont on ne parle qu'en se 'signant, d'un bout de la Crète à l'autre.

Le réfectoire d'Arcadhi est une salle à demi-souterraine, étroite, longue et faiblement éclairée par de hautes fenêtres en meurtrières. Deux rangées parallèles de lourdes tables garnies de bancs massifs, le tout en bois de cyprès, occupent presque la totalité de sa superficie. On y entre par un corridor qui ouvre de plain-pied sur le cloître.

Au seuil de ce couloir sombre, un corps d'homme était étendu. A ses

pieds gisait une baïonnette tordue, et, de ses mains crispées, il tenait par le canon un fusil brisé. Son visage, parfaitement conservé, du reste, avait seulement pris des teintes noires très foncées. On eût dit un nègre. Il riait d'un rire affreux, en montrant ses dents blanches.

Comme toutes les autres coques humaines de ce charnier, que l'action de l'air et du soleil avaient rapetissées d'une façon incroyable, il semblait un nain. Mais à l'inverse de ses compagnons d'infortune auxquels les affaissements du trépas avaient plutôt, hélas! donné des expressions grotesques, lui, dans son air et son attitude, avait gardé quelque chose de terrible. Ou devinait que cet homme, reconnaissable pour un soldat aux lambeaux de son uniforme, avait défendu comme un lion l'entrée du réfectoire.

Devant lui s'étendait un espace vide que les musulmans avaient dû joncher des leurs à foison. Une large blessure, déchiquetée par les corbeaux, trouait sa poitrine.

— Par ceux de Marathon (mà toùs en Marathôni), dit avec orgueil un soldat de l'Attique, les oiseaux du ciel en mangeant le cœur de ce brave ont dû sentir leurs ailes croître d'une coudée, et leurs serres d'un empan.

Je m'attendais bien à un terrifiant spectacle en entrant dans cette salle légendaire, tabernacle des horreurs d'Arcadhi; mais devant l'excès du tableau, je fus forcé de reconnaître que toutes mes prévisions étaient singulièrement dépassées. L'imagination d'Edgard Poë lui-même fût, dans cette circonstance, restée très certainement au-dessous de la réalité. Car, voici ce que l'on apercevait, à la clarté douteuse des étroites fenêtres, dont le jour se mariait en teintes blafardes aux lueurs d'un grand feu de broussaille, allumé dans le réfectoire par nos palikares pour en rendre à peu près supportable la fétide atmosphère.

Sur le sol, sur les bancs, sur les tables — sous les tables et sous les bancs — s'entassaient, dans un pêle-mêle atroce, une centaine à peu près de cadavres, presque tous de femmes et d'enfants.

Il y en avait qui étaient couchés sur le flanc; il y en avait qui étaient couchés sur le dos; il y en avait qui étaient couchés sur la face. Plusieurs, assis le long de la muraille, se tenaient accotés en groupes, épaule contre épaule et la tête penchée.

D'autres, agenouillés devant des escabeaux, semblaient prier. Quelquesuns, maintenus contre le mur par un meuble dont ils avaient voulu se faire un bouclier, étaient presque debout; et l'un d'eux, ébranlé par le bruit de nos pas, ou miné par le travail de la putréfaction, s'abattit tout d'un coup sur le visage, avec un bruit flasque et mou, pendant que nous passions devant lui. Sur les tables, il y avait des plats où l'on voyait, au milieu de restes de viandes, des têtes coupées; et d'horribles rats, gros comme de petits chacals, trottinaient au milieu de ces reliefs. Les gens charitables, dont les mains pieuses avaient jeté dans les cryptes les restes profanés qui parsemaient la cour et les cloîtres, s'étaient arrêtés au seuil de cet antre abominable; en sorte qu'on y voyait encore des simulacres d'accouplements auprès desquels les mariages républicains du sans-culotte Carrier eussent semblé de traiches pastorales. Prosque toutes les femmes étaient dépouillées de leurs vêtements, et maints détails qu'il m'est impossible de rapporter, attestaient encore, après quatre mois écoulés, qu'avant

d'être un abattoir de créatures humaines, ce lieu maudit avait été le

théâtre de lubricités sanguinaires et de violences infâmes.

Aussitôt après le réfectoire commençaient les ruines amenées par l'explosion des poudres. Cette explosion fut, en somme, peu de chose. Elle renversa l'angle nord-est du monastère, mais n'ébranla pas même le reste de l'édifice. Son effet fut meurtrier surtout pour ses auteurs, qui y périrent tous amoncelés. Quant aux islamites, ils n'en souffrirent pas beaucoup, je crois. Néanmoins, dans l'amas de poutres et de pierres formé par cette mine, on voyait bon nombre de têtes coiffées du turban.

Dans toute la partie de la laura que nous parcourûmes ensuite, c'està-dire dans les bâtiments du sud et dans les galeries orientales voisines de la grande porte, on ne rencontrait que fort peu de débris humains. Ce fut là, que les impériaux pénétrèrent en premier lieu, et leurs morts, qui jonchèrent en foule cet endroit du couvent, furent enterrés par eux le lendemain de la catastrophe.

Tel était l'épouvantable spectacle que, le 3 avril 1867, quatre mois après la catastrophe, offrait la « laura des morts », comme on appelait, en Crète, le couvent d'Arcadhi. L'écrivain a cru devoir l'esquisser dans tous ses détails, au risque de fatiguer le lecteur par trop de descriptions macabres. Mais il faut bien qu'on sache, chez nous, comment les Tcherkesses, les Schyptars, les renégats candiotes — et trop souvent aussi les réguliers ottomans — en usaient vis-à-vis des chrétiens de « l'île calamiteuse »; et comment ils en useraient encore aujourd'hui s'ils pouvaient le faire.

Chant Guerrier de Callinus, d'Ephèse

Traduit du grec

Quand donc marcherez-vous? Qui vous retient, soldats? Devant vos compagnons ne rougissez-vous pas? Sans doute, lorsqu'au loin Mars étend sa furie, Vous croyez être en paix! l'ennemi vous attend: Aux armes! apprenez qu'il est beau, qu'il est grand De sauver ses enfants, sa femme, sa patrie; Et s'il vous faut mourir, mourez en combattant. Au premier choc, amis, que rien ne vous étonne; Fiers sous le bouclier, fiers la lance à la main, Dans les rangs ennemis ouvrez-vous un chemin: La mort ne vient qu'à l'heure où la Parque l'ordonne; Fût-on du sang des dieux, nul n'évite son sort; Souvent tel qui fuyait les travaux de Bellone, Rentrant dans ses foyers, y rencontra la mort. Mais, mourant comme un lâche, aucun ne le regrette, Tandis que des destins d'un guerrier généreux Un peuple tout entier nuit et jour s'inquiète; S'il expire, des pleurs coulent de tous les yeux; S'il vit, voyant partout croître sa renommée, Rempart de son pays, mortel égal aux dieux, On le contemple seul, il vaut seul une armée.

FIRMIN DIDOT.

Les Aphorismes d'Hippocrate

(Suite, voir p. 210, 285, 316 et 347.)

51. Il est dangereux d'évacuer ou de remplir beaucoup et subitement, d'échausser ou de resroidir de même, de troubler le corps par toute autre cause; car tout excès est contraire à la nature. Mais il n'y a aucun danger à procéder par degrés insensibles, soit quand on passe d'une chose à une autre, soit dans toute autre circonstance.

C'est avoir l'esprit teméraire, — et c'est jouer à tout défaire

⁽N. D. L. R.). Les massacres d'Héracléion peuvent passer comme une seconde édition de ceux d'Arcadhi. Huit cent Crétois, la plupart femmes et enfants, ont été égorgés. Heureusement les Turcs ont été assez stupides pour ture en même temps vingt-deux soldats anglais; sans cela l'égoïsme des gouvernements européens aurait accepté encore ces massacres, et Crète ne serait pas aujourd'hui libre.

LES APHORISMES D'HIPPOCRATE

375

Que vider ou remplir beaucoup, - chauffer, refroidir trop à coup: Il vaut mieux aller train qui dure; — tout excès choque la nature. Quand on marche tout doucement — on marche plus assurément : Il faut aller de l'un à l'autre, — et c'est travailler en Apôtre.

> 52. Quand on procède d'une manière rationnelle, et qu'on n'obtient pas ce qu'on devait attendre, il ne faut pas commencer un autre traitement tant que la première indication subsiste.

Quand agissant avec raison - mal est toujours à la maison, Il ne faut en âme damnée - jeter manche après la cognée, Et ne changer sitôt d'avis, - ailleurs heureusement suivis, Mais se tenir à ses principes, - et que l'esprit ait bonnes grippes.

> 53. C ux qui ont le ventre relàché, se rétablissent plus facilement, s'ils sont jeunes, que ceux qui l'ont resserré; s'ils sont vieux, ils en échappent au contraire plus difficilement; car dans la vieillesse, le plus souvent, le ventre se resserre.

(L'aphorisme 20 de cette même section a le même sens.)

54. Une taille élevée est noble et gracieuse dans la jeunesse; mais dans la vieillesse, elle est plus incommode et moins avantageuse qu'une petite.

[grand veau ; A jeune homme grand corps est beau, - quoique on peut l'appeler Mais grand vieillard est incommode; - petit corps est mieux à sa mode.

TROISIÈME SECTION

1. Les maladies sont surfout engendrées par les changements des saisons, et, dans les diverses saisons, par les grandes variations de température, ainsi que par d'autres causes naturelles semblables.

Quand on croit ètre bien debout, - le temps frippier qui tourne tout, Nous met au lit et nous renverse - par diable de mal qui nous berce : Et surtout le chaud et le froid, - ce dernier prend au bout du doigt Par sa vilaine barbe grise, - et l'autre nous met en chemise. Ces rudes corrupteurs du temps — de nos maux sont les arc-boutants.

> 2 Certains tempéraments se trouvent bien ou mal de l'été, certains autres de l'hiver.

Chaque nature a sa manie, - et reçoit bien ou tyrannie, De maladie ou de santé; - qui de l'hiver, qui de l'été, Le chaud est à l'un favorable, - il rendra l'autre misérable; Le froid est commode à quelqu'un, — à quelqu'autre il est importun.

3. Il est des maladies et des ages auxquels telle saison, tel pays, tel régime conviennent mieux que d'autres.

Selon le temps les maladies — sont qui plus, qui moins engourdies: Chaque âge est par même raison — bien ou mieux selon la saison, La région et le régime, - tout cela va fort bien en rime; Qu'ainsi ne soit, jeunes gourmands. — se portent mieux chez les Alle-A faire carousses et brindes, - qu'ils ne feraient pas dans les Indes, Où chaud les rendrait basannés — et noirs ainsi que des damnés : Au rebours, je crois qu'un vieil homme - se porterait très bien à Rome, Buvant du lacryma Christi, - mangeant veau monganne rôti Non lardé, car là lard est rare, - et passe pour viande barbare : Mais quoi qu'ils disent, les lardons - quand ils sont bien roux sont |biens bons.

Le beurre rend la viande fade, — c'est un mélange fort maussade.

4. Quand, dans une saison, il fait tantôt chaud, tantôt froid dans la même journée, on doit s'attendre à des maladies semblables à celles de l'automne.

l'œil. Quand en un jour pluie et soleil, - froid et chaud nous donnent dans S'il vient mal à quelque personne, — il tiendra de l'air de l'automne.

> 5. Le vent du Midi émousse l'ouïe, trouble la vue, appesantit la tête, engourdit et relâche le corps. Quand il règne, les maladies présentent ces symptômes. Le vent du Nord engendre la toux, les maux de gorge, les constipations, les dysuries accompagnées de frissons, les points de côté, les douleurs de poitrine. Quand il règne, on doit s'attendre à observer ces mêmes symptômes dans les maladies.

A mon secours, noble Scarron, - plaisant traducteur de Maron, Qui fais si bien jouer le rôle — aux volants postillons d'Eole; De leur régiment je ne veux - faire ici montre que de deux. De chaud autant de froide bise; - ce dernier là fait mine grise : Mais puisqu'en Seigneurs comme en vents — les premiers marchent [les devants.

Cela se voit même entre Apôtre : - parlons du premier devant l'autre, C'est à savoir de sire Autan, - qui fait fondre neiges d'antan, Qui nous rend l'oreille pesante, — la vue trouble et chancelante, Et la tête comme du plomb; — il engourdit comme leton; Quand il souffie, lec orps est lâche, - on est sans force, on est ganache; Tant que son souffle durera, — pesanteur en maux régnera: Lâcheté, mollesse, berlue — à l'ouie ainsi qu'a la vue : Mais sous le souffle d'Aquilon, - vent tranchant, fier et félon,

Plus ennemi de vin que d'orge, - il surprend d'abord à la gorge, Et fait tousser comme un renard; - le ventre est dur comme un

HIPPOCRATE

On ne pousse que goutte à goutte, - et comme des gens en déroute, D'horreur on est épouvanté. — Item, règnent maux de côté, C'est le démon de la poitrine; il en a juré la ruine, S'il souffle, dis pendant ces jours — que les maux susdits auront cours.

> 6. Quand l'été ressemble au printemps, on doit s'attendre à des sueurs abondantes dans les fièvres.

Quand l'été n'est pas trop aride, - mais comme le printemps humide, Les fiévreux sans prendre manchons. — sueront ainsi que cochons.

> 7. Les fièvres aigues règnent dans la sècheresse. Si elle dure pendant la plus grande partie de l'année, il faut s'attendre à ce que les maladies portent le plus souvent l'empreinte de cette constitution.

En temps sec fièvres sont aiguës, - mais elles ne sont pas si drues : Selon que l'an se portera, — bien où mal on se trouvera.

> 8. Dans les saisons bien réglées, où chaque chose vient en son temps, les maladies ont un caractère régulier et une crise facile. Au contraire, si la saison est dérangée, les maladies sont irrégulières et les crises difficiles.

Si les saisons sont bien réglées, — bien bridées et bien sanglées, Que chaque chose vienne à temps, -les maux seront doux et constants; La cloche alors rarement sonne; - mais les ans qui sont tout automne, Qui ne sont régles comme il faut, - qu'il fasse ores froid, ores chaud, Alors tout est à l'aventure, - maux sont de mauvaise nature.

> 9. En automne règnent les maladies les plus aigues et les plus meurtrières. Le printemps est la saison la plus salubre, celle où la mortalité est la moindre.

L'automne est un porte-flambeau, — ou plutôt un traine-tombeau. Au printemps tout est favorable, - mal est moins dur, et moins durable.

10. L'automne est funeste aux phtisiques.

L'automne surtout n'est pas bon — à ceux qui crachent le poumon.

11. Quant aux saisons, si dans l'hiver regnent la secheresse et le vent du nord, et dans le printemps les pluies et le vent du midi, il y aura nécessairement en été des fièvres aigues, des ophtalmies,

des dysenteries, surtout chez les femmes, et chez les hommes d'un tempérament lymphatique.

En hiver si la bise tire, — et que printemps qui suit n'expire, Que pluie et que vent de Midi, - vent qui rend le corps engourdi, En été l'on verra paraître - fievres chaudes comme salpêtre, Les veux d'écarlate bordés, — et ventres par sang débandés, Surtout aux natures douillettes — d'hommes comme des femmelettes.

> 12. Si le vent du Midi, la pluie et un temps doux régnent en hiver, la sécheresse et le vent du nord au printemps, les femmes dont la grossesse finit vers cette dernière saison, accouchent prématurement pour la moindre cause; ou, si elles viennent à terme, leurs enfants sont faibles et maladifs : de sorte qu'ils meurent bientôt, ou traînent une existence chétive et infirme. Les autres personnes ont des dysentries, des ophtalmies sèches, et les vieillards des catarrhes qui les enlèvent promptement.

Si ces vents soufflent au rebours, — qu'en hiver sous les petits jours, Vent de Midi souffle la pluie — au lieu d'exprimer la roupie, Et qu'il fasse contre raison — temps doux en la froide saison, Et que le printemps au contraire, — soit rude, sec, aquilonaire; Femmes lors prêtes d'accoucher — n'oseraient tousser ou cracher, Sauter ou se mettre en colère, - sans chanter un lere-lan-lère, Avant temps aux moindres efforts - leurs pauvres fruits sont haut-le-[corps;

Et quand mème ils viendraient à termes, - ils seront malsains et peu fermes.

Et de ces malheureux, les jours - seront fort mauvais et fort courts; Ainsi n'auront droit de hoirie, - d'autres auront dysenterie, (Qui ne sera, passe sans flus) — chàsse à l'œil sans rendre pus; Les vieillards auront des catherres, - qui plus pressants que ces Itonnerres

Qui font peur à tout bon chrétien, — les font mourir en moins de rien.

13. Si en été régnent la sécheresse et le vent du nord, en automne la pluie et le vent du midi, on voit vers l'hiver des céphalalgies, des toux, des enrouements, des coryzas, et chez quelquesuns la phtisie.

En été sec et plein de hâle, - froid comme le pays de Galle, Et qu'en automne qui le suit - règne pluie, et vent d'Autan bruit; Quand année hiver viendra clore, - on verra tout à coup éclore Maux de tête, maudites toux, - rhumes sales, qui rien de doux Ne verseront en la poitrine, - mais humeur mordante et chagrine, Qui ronge comme un ichneumon — ce crocodile de poumon.

LES APHORISMES D'HIPPOCRATE

14. Mais si le vent du nord et la sécheresse règnent en automne, les hommes d'un tempérament lymphatique et les femmes s'en trouvent bien; les autres auront des ophtalmies sèches, des fièvres aiguës, des coryzas, quelques-uns même la mélancolie.

Si l'automne est sec et sans pluie — (hors passé trois jours pluie ennuie) Si l'automne est sans pluie et sec, — Hippocrate nous dit en grec Qu'il est favorable aux eunuques, — à gens mols, à grosses perruques, Ainsi qu'au sexe féminin; — (sexe doux, aimable et bénin Quand il a tout ce qu'il demande, — autrement sa douceur n'est grande.) Ceci n'est couché dans l'auteur, — c'est votre petit serviteur Qui l'a mis pour donner le change; — Seigneur, ne le trouvez étrange! Donc en cet automne sans eau, — qui sera ce semble assez beau, Yeux on verra bordés de rouge — comme cotillons d'une gouge, Mais rouge sans humidité: — fièvres chaudes comme en été, De fluxions sur la poitrine, — qui feront faire maigre mine; Humeur noire comme charbous — mettra quelques-uns hors des gonds.

15. Parmi les constitutions de l'année, les sèches sont en général plus salubres et moins fécondes en décès que les humides.

Quoi qu'on puisse dire au contraire, — un temps sec est plus salutaire, Et plus commode à la santé — qu'un temps qui fait toujours crotté: En temps de pluie tout se gâte, — la mort vient lors plus à la hâte: Vent du Nord est moins étourdi — et mortel que vent de Midi.

16. Dans les saisons pluvieuses, les maladies les plus communes sont les fièvres longues, les flux de ventre, les pourritures, les épilepsies, les apoplexies, les esquinancies. Dans les sèches, ce sont les phtisies, les ophtalmies, les arthrites, les stranguries et les dysenteries.

Voici les maux dont nous menace — l'almanach alors qu'il pleuvasse. Fièvres à peine prennent fin, — on est toujours sur le bassin, On est confit en pourriture, — il faut dire, adieu la voiture.

L'apoplexie et le haut mal — accablent le noble animal,

Gorge par fière squinancie — en temps de pluie est raccourcie.

Mais chaque chose a son défaut, — si sec dure plus qu'il ne faut,

Survient aux uns maigre phtisie — mortelle comme l'hérésie;

D'yeux en compôte tous machés, — et comme au beurre noir pochés;

Aux uns on oit crier la goutte, — les autres pissent goutte à goutte;

Leur urine tient comme glus; — d'autres de sang ont triste flus.

47. Quant aux constitutions journalières, celles où règne le vent du nord, resserrent le corps, lui donnent du ton, de l'agilité et une bonne couleur, fortifient l'ouïe, dessèchent le ventre, irritent les yeux, augmentent les douleurs de poitrine. Celles au contraire où règne le vent du midi, relàchent et humectent le corps, affaiblissent l'ouïe, appesantissent la tête, donnent des vertiges dans les yeux, rendent les mouvements difficiles et le ventre humide.

Quand le vent du Nord nous haleine,—on a grande et ferme bedaine: On est allègre, frais, dispos,—teint est de la couleur des pots: [grine, Id est vermeil comme une guigne, — l'oreille est prompte et point cha-On est propre, on n'est point morveux,—le ventre est un peu paresseux; Ce vent rend la vue un peu tendre, — par conserves faut la défendre. Mais ceux qui ont faible thorax, — et moins bouillant que sire Ajax, Tremblent dedans leur calebace,—quand Nordsous leurs fenêtres passe. Au rebours le vent de Midi — nous rend tout le corps engourdi, Lâches comme poules mouillées, — oreilles toujours embrouillées, Têtes molles comme à cagots,—et nous remplit de vertigots, [l'autre, Comme un pourceau l'on se vautre, — on ne peut mettre un pied sur On ne marche qu'à reculons, — les yeux sont clairs comme talons, On joue à la cligne-musette, — main est toujours à l'aiguillette.

18. Toutes les maladies viennent dans toutes les saisons, mais il en est qui naissent et s'exaspèrent dans telle saison plutôt que dans telle autre.

Ce n'est pas qu'en toute saison, — maux ne nous viennent à foison, Depuis que boîte de Pandore, — charma féminine pécore; Mais en quelque temps quelques-uns — sont fréquents et plus impor-Monsieur le Temps écrit, efface,—et son tamis passe et repasse. [tuns.

19. Quant aux saisons, c'est au printemps et au commencement de l'été, que les enfants et ceux qui tiennent encore à l'enfance, se portent le mieux. Dans l'été et une partie de l'automne, ce sont les vicillards. Dans le reste de l'automne et l'hiver, ce sont ceux d'un âge moyen.

Le printemps est propre aux garçons,— on y rit, on danse aux chansons, Filles ont gorge découverte, — et se donnent la cette verte;
Les vieillards au fond de l'été, — sont assez bien dans leur santé;
Car en ce temps leur pituite — par le chaud se rend un peu cuite,
Et jusques à l'automne aussi — ils se portent touci, couci;
Mais ceux qui sont de moyen âge, — en automne ont de l'avantage;
L'hiver rabbat un peu les coups, — et les ardeurs des jeunes fous,

20. En esset, au printemps, ce sont les assections maniaques, les mélancolies, les épilepsies, les slux de sang, les esquinancies, les coryzas, les enrouements, les toux, les lèpres, les lichens, les dartres farineuses, quantité de pustules ulcéreuses, les suroncles et les assections arthritiques.

Au printemps quand sève est fleurie—l'un est fou, l'autre est en furie; On en voit tomber du haut mal, — et le sang sort de son canal; Trousse-galants sont en campagne, — qui font que gorge fait la cagne, Coqueluche, enrhumure, toux — tout ainsi qu'à crieurs de loups, Nous engraissent la chanterelle. — Plus, feu Saint-Antoine, gratelle, Tac, cirons, bosses, clous et fis — en ce temps nous rendent beaux fils; Et pour surcrêt vient dame goutte, — où l'on croit que ne voyons [goutte.

21. En été, quelques-unes des affections précédentes, et les fiévres continues, ardentes, tierces, quartes, les vomissements, les diarrhées, les ophtalmies, les douleurs d'oreilles, les ulcérations de la bouche, les pourritures des parties génitales et les pustules aqueuses.

En été l'humain animal — va souvent de fièvre en chaud mal; [rogue. Quelques-uns de ces maux ont vogue, — et s'attaquent même au plus Fièvres chaudes jouent leur jeu — qui mettent tête et ventre en feu; Fièvres tierces, fièvres quartaines, — dégobillements, prétentaines, Chassies aux yeux, tintouins, — maux d'oreilles. maux de grouins, Chancres en bouche, mal de gorge, — et pourriture à maître George, Et le chaud qui fond tout en eau, — élève bouffles sur la peau.

22. En automne, la plupart des maladies de l'été, et les fièvres quartes, les fièvres erratiques, les affections de la rate, les hydropisies, les phtisies, les stranguries, les lienteries, les dysenteries, les sciatiques, les esquinancies, les asthmes, les affections iliaques, les épitepsies, les affections maniaques et les mélancolies.

L'automne qui rend feuille terne, — maux venus en été conserve, Fièvres quartes sont à foison, — fièvres sans rime ni raison, Grosses rates, hydropisies, — maigres et puantes phtisies, Pissotière qui ne va droit, — et par sale et vilain endroit, Viande sort qui n'est digérée, — flux de sang, cuisse retirée, Mal de gorge, asthme dit ahan, — miserere, mal de Saint-Jean, Marrissons et mélancolie, — qui conduisent à la folie.

23. En hiver, les pleurésies, les péripneumonies, les léthargies, les coryzas, les enrouements, les toux, les douleurs de poitrine, les points de côté, les maux de reins, les céphalalgies, les vertiges, les apoplexies.

L'hiver tout chargé de glaçons, — plein de frimats et de frissons, Entraîne avec soi pleurésies — et rouges péripneumonies. Gens sont comme renards fumés, — tousseux, roupieux, enrhumés, Mal de côté, mal de poitrine, — mal de lombes: id est d'échine; Maux de tête font tempêter, — et vertigots pirouetter: Et pour finir la prophétie, — en hiver règne apoplexie.

24. Voici ce qui arrive suivant les différents âges : les nouveauxnés et les petits entants sont sujets aux aphtes, aux vomissements, aux toux, aux insomnies, aux frayeurs, aux inflammations de l'ombilic, aux suintements des oreilles.

Mais l'homme, fragile vaisseau, — souffre du mal dès le berceau. A peine a-t-il ouvert la bouche — qu'aussitôt le chancre la touche; Il vomit, il tousse, il a peur, — il ne dort, manque de vapeur, Ou par excès de vapeur sèche, — feu prend à sa petite mèche, Sans compter maux que fait le Juif, — oreilles sont pleines de suif.

25. Quand l'époque de la dentition approche viennent les inquiétudes aux gencives, les fièvres, les convulsions, les diarrhées, surtout chez ceux qui poussent les dents canines, qui ont le plus d'embonpoint et qui sont constipés.

Après dans le temps qu'on le berce; — et que la première dent perce, Gencives ont chaudes cuisons, — ils souffrent fièvres et frissons, Tête et bras devant et derrière — sont entors d'etrange manière, A plusieurs ventre n'est pas net, — il est coulant comme à Quenet, Surtout lorsque la dent canine — sort aux plus chargés de cuisine, Et de qui le ventre est plus dur — que ciment qui soutient le mur.

26. A une époque plus avancée viennent les amygdatites, les luxations en dedans de la vertèbre du cou, les asthmes, les calculs, Les vers lombrics, les ascarides, les verrues, des tumeurs auprès des oreilles, les stranguries, les écrouelles et autres tumeurs, principalement celles qui viennent d'être nommées.

Sont ils sevrés, cette marâtre, — à nous mal faire acariâtre,
Nature nous traite en champis, — et nous jette de mal en pis,
Par oripeaux, par males-bosses, — par épaules faites en crosses,
Par vers ronds qui sortent du cul, — par courte haleine, par calcul,
Par vermisseaux dits ascarides, — par verrues qui font cent rides,
Par maux près d'oreilles venus — faits comme à Satyre cornus,
Par misérables écrouelles, — qui rongent jusques aux mouelles,
Qu'on tâche de guérir en vain — qu'en appliquant royale main.
Enfin de maux une chiourme — vient aux enfants qui jettent gourme,

Clous et d'autres maux causant cris, - mais surtout ceux que j'ai

27. Plus tard encore, aux approches de la puberté, règnent la plupart des affections précédentes, et surtout les fièvres longues et les épistaxtis.

Lorsque poil commence de poindre, - que mâle femelle peut joindre, L'âge ni la suite des ans — de ces maux ne les font exempts; Mais de plus à pleine denrée, - ils ont des fièvres de durée; Le sang qui bout dans leurs vaisseaux - sort par dépit de leurs nazeaux.

> 28. La plupart des maladies de l'enfance se jugent, les unes en quarante jours, les autres en sept mois, quelques-unes en sept ans, certaines aux approches de la puberts. Celles qui persistent chez les garçons après cette époque, chez les filles après l'apparition des règles, deviennent généralement chroniques.

Ce n'est pas qu'en nature ferme, - ces maux d'enfants ne prennent Ils sont tantôt longs, tantôt courts, - les uns sont de quarante jours, Les courses des uns sont bornées, - par sept mois ou par sept années. Pour le plus tard le mal resout — quand le poil pique, ou le sang bout, A cet âge où nature pousse - fleur et fruit, bouton, germe, mousse; Mais s'il arrive par malheur — que ces maux, malgré la chaleur, Qui nous soutient et nous rhabille, - et que soit ou garçon ou fille, Mal ne les quitte à poil follet, - ou quand le sang d'où vient le lait Fait florès, on aura beau faire, - on n'est pas prêt de s'en défaire.

> 29. Chez les jeunes gens règnent les hémoptysies, les phisies' les sièvres aiguës, les épilepsies et les autres maladies, mais surtout celles qui viennent d'être nommées.

Jeunesse trop forte à passer — veut frapper l'un, l'autre pousser, Bat pavé, hante la taverne, — et marche la nuit sans lanterne; Ce qui leur fait cracher du sang - qui sort comme l'eau d'un étang, Auquel on a levé la bonde; — c'est le chemin de l'autre monde, Pays où goutte l'on ne voit; — car sang craché mène tout droit Au logis de Dame Phtisie; - plus jeunes gens ont phrenesie, Fièvres si pleines de chaleurs - qu'elles font crier aux voleurs; Et par leur fréquente débauche, - buvant soit à droit, soit à gauche, Vin pur, et point bridé par l'eau, — ils s'affaiblissent le cerveau, Qui fait paraître épilepsie, - dont d'abord la vue est transie. En ce temps maux n'étaient venus - par l'astre malin de Venus, Fille de mer, fruit de l'écume, - qui remplit moelle d'amertume,

Qu'Espagnols hardis à ramer — nous apportèrent d'outre-mer, Et firent par là grande noise — à brave Nation Françoise; Ils l'appelèrent mal Francès, - cela fit venir un procès, Et chrétienté mit en pique, - aucuns le nommaient Italique, Parce que Naples vit premier - mal qui réduit sur le fumier; D'autres l'ont baptisé d'Espagne, - quelques-uns l'ont cru d'Allemagne. Ce mal plus fier que Gassion, - attaque toute Nation, Et souvent quand on remédie, - on empire la maladie, Sans de sueurs faire grever, - le plus sûr c'est de bien baver, S'y préparant par les saignées, - ptisanes en bains ordonnées; Ce que fait, faut prendre argent vif, - en parfum, en emplâtre ou suif; Mais surtout n'en prends par la bouche, - cela ferait devenir souche, Paralytique, tremblotant, - hébété, pâle, sanglotant : Ce lion tue enfin son maître, — il vaut bien mieux l'envoyer paître. Enfin, jeunes hommes brutaux, - sont bien sujets à d'autres maux : Mais ceux-là sont plus ordinaires, — s'ils n'ont pas soin de leurs faffaires.

> 30. Au-delà de cet âge, ce sont les asthmes, les pleurésies, les péripneumonies, les léthargies, les phrénésies, les fièvres ardentes, les diarrhées chroniques, les choléras, les dysenteries, les hémorrhoïdes.

Trente et cinq ans sont-ils passés, — ils ont des maux encore assez, Comme celui dit courte haleine, - mal de côté leur donne peine; Et cette idole de Moloch - ne cède à sirop ni à loch, Poumon enflammé rougit joue, - ils font triste et vilaine moue; Quelquefois ils sont endormis, - prêts à quitter leurs bons amis; Les uns deviennent phrénétiques, — d'autres ont fièvres ignifiques. Les uns laissent aller partout, - d'autres de l'un à l'autre bout, Vident humeur dite cholère, - qui fait pis que lère lanlère, Ni soldat devant Lerida, - d'où maint cavalier déboîta; Item, ils ont dysenterie, - et la faible lienterie, Mal de Saint-Fiacre, qui parfois, — au ponant fait porter les doigts.

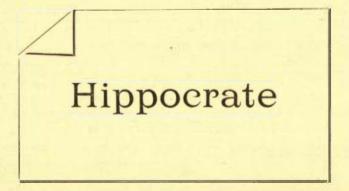
> 31. Chez les vieillards, les dyspnées, les catarrhes accompagnés de toux, les stranguries, les dysuries, les douleurs articulaires, les néphrites, les vertiges, les apoplexies, les cachexies, les démangeaisons générales, les insomnies, les écoulements du ventre, des yeux et du nez, les amblyopies, les cataractes, les duretés d'oreilles.

Mais pour couronner nos misères, - les vieillards qui sont pauvres Ont la courte haleine et la toux, - de plus ils sont sujets aux poux,

S'ils ne prennent chemises blanches, — plus souvent que tous les [dimanches, (Quoi qu'Hippocrate ne l'ait mis, — de le mettre il nous est permis; Car cela son sens point ne choque, — ainsi que qui voudra s'en moque). Ils ne peuvent pisser à point, — et souvent ils ne pissent point; Ils ont et goutte et néphrétique, — et tout plein d'autres mots en ique; Les cervelles de ces vieux Gots, — sont sujettes aux vertigots. Aussi bien qu'à l'apoplexie, — à la fâcheuse cachexie, D'hydropisie le fourrier, — qui les rend bas comme bourrier. [ange, Après, tout le corps leur démange, — ils dorment comme un mauvais Ils sont du ventre mal menés, — chassie à l'œil, roupie au nez, Ils ne peuvent voir sans lunette, — et leur vue encore n'est pas nette. L'œil est couvert d'un vilain bleu, — ils ne partent d'auprès du feu; Ils grondent après leurs servantes — ils ont les oreilles pesantes. Vois, lecteur, si l'homme a de quoi — se tenir sur son quant à moi.

FIN DE LA TROISIÈME SECTION

A ses Abonnés, à ses Amis,



reconnaissant de l'accueil qui lui a été fait, adresse tous ses vœux pour la nouvelle année 1899.

Le Gérant : HECTOR RAVEAU.